

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

15 novembre 2020

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

Proverbes 31, 10-31

1 Thessaloniens 5, 1-6

Matthieu 25, 14-30

Notes bibliques

Proverbes 31,10-31 : la Femme idéale... ce texte est à aborder prudemment, tant il peut être considéré comme le mode d'emploi de la chrétienne parfaite. Le langage de ce passage a de fortes similarités avec les passages qui parlent de la Sagesse, ce qui peut être une piste pour dire qu'il ne s'agit pas là de parler d'une femme « réelle » mais d'une idée de la relation idéale à Dieu!

1 Thessaloniens 5,1-6 : ce passage décrit l'attitude de ceux qui sont dans la lumière, et non dans l'obscurité de l'incompréhension du rôle de Dieu dans le monde : ils connaissent Dieu et ignorent le temps de la fin, alors que le monde ne connaît pas Dieu et s' imagine connaître les signes. Il en résulte une attitude éthique et active.

Matthieu 25,14-30 : la parabole des talents est une des plus connues du NT. La parabole des dix jeunes filles, qui précède immédiatement celle-ci, s'ouvrait comme une parabole du Royaume avec la formule « Il en sera du Royaume des cieux comme de... ». Ici la précision manque mais nous sommes dans la même dynamique et la logique de la lecture nous pousse à reconnaître Dieu (mais sous quel visage ?) dans le maître de la parabole. Cette parabole va se pencher sur les implications du fait d'être disciples, c'est-à-dire serviteurs. Il ne s'agit pas de ce qu'il faut faire pour le devenir, mais de ce qui se passe quand on vit en serviteurs/disciples. L'attitude dans laquelle on le vit change radicalement la donne.

v. 14 : celui qui part en voyage. Matthieu a déjà parlé d'un homme qui part en voyage (apodemeo), dans la parabole des vigneronniers homicides (Mt 21,31-46). Rappelons-nous que ces textes précèdent de peu la Passion et qu'un « homme qui part » peut assez clairement être vu comme une figure christique ; un peu plus haut (Mt 24,45-51), on trouve déjà l'idée du serviteur dont son maître attend beaucoup et qui sera jugé sur son comportement. C'est à ses disciples que Jésus s'adresse ici : nous sommes invités, disciples nous aussi, à nous mettre dans la peau de ces serviteurs (doulos, qui peut se traduire aussi par esclave, c'est-à-dire celui qui est lié à son maître par un lien de dépendance) pour constater l'attitude de chacun et les conséquences qui en découlent. Ce ne sont pas des agents libres : ils sont dépendants. Littéralement, leur salut dépend de lui. De la même façon, notre salut



dépend d'un maître – il reste à comprendre ce que signifie ce lien de dépendance et comment il se vit.

v. 15 : à chacun selon ses capacités (dunamis, littéralement la dynamique). Le don est ajusté à chacun, il n'y a pas de moule unique, la personne est prise en compte dans ce qu'elle est vraiment. La valeur exacte du talent est difficile à déterminer mais qu'il s'agisse d'un seul talent ou de cinq, c'est une fortune, certainement pas de l'ordre d'un salaire ordinaire pour un travail accompli : il s'agit d'une quantité dithyrambique, c'est une façon de dire l'excès, la démesure. A chacun, il est donné l'inespéré : tout est possible.

v. 16 : le premier ne se pose pas de question, il reçoit, travaille avec (ergazomai) et gagne (kerdaino) la même chose.

v. 17 : c'est encore plus lapidaire, le deuxième fait simplement « de même » (osautos)

v. 18 : ce verset est beaucoup plus fourni, il y a toute une histoire ici. Celui-ci commence avec le même mouvement que son maître : il part (mais cette fois aperkomai). Il ne reste pas où il est, comme les deux autres, mais il s'en va. Ce don le fait fuir au lieu de le pousser à l'action. Ce verbe peut d'ailleurs être utilisé métaphoriquement pour désigner le fait de mourir (cf Ap 21,1, le ciel et la terre passent, c'est-à-dire disparaissent). Il creuse (orusoo) la terre ; en Mt 21,33 c'est pour créer un pressoir, ici c'est pour se débarrasser de ce qu'il a reçu et qui est l'argent de son maître. Il ne se l'est pas approprié, c'est resté la propriété du maître. Il fuit et refuse le don ; nous ne savons pas encore pourquoi.

v. 19 : le maître (kurios, litt. Seigneur) vient (erkomai), il ne revient pas, de même qu'il est dit du Christ dans le NT qu'il vient et pas qu'il revient. Longtemps après signifie qu'il y avait la possibilité et le temps d'un renversement des attitudes. On est dans un temps qui n'est plus celui de l'action (ou de la non-action), mais celui d'une parole : littéralement, le maître règle (sunairo, porter ensemble ou établir) sa parole (logos) avec ses serviteurs. La question serait donc « où en es-tu de ce que tu as reçu ? », ça ne se fait pas dans le silence, c'est par la parole que les choses vont être réglées entre eux. Or, des trois serviteurs, les deux premiers ont usé de parole pour faire fructifier ce qu'ils avaient reçu (puisque'ils ont commercé), ils ont eu affaire à d'autres ; le troisième, lui, n'a eu affaire à personne, il s'est tu.

v. 20 et 22 : chacun s'avance et présente ce qu'il a gagné. Pas la totalité : seulement ce qu'il a gagné. Il n'était pas attendu d'eux qu'ils rendent ce qu'ils avaient reçu. Le don reste donné.

v. 21 et 23 : bon (agathos) et fidèle (pistos, digne de confiance, à qui on peut accorder foi ; à rapprocher de pistis, la foi). La foi, c'est ici ce qui désigne la relation de confiance entre chacun de ces deux hommes et leur maître, le lien qui les relie. Ce lien de foi relie d'un côté le maître qui donne, et de l'autre les serviteurs qui reçoivent le don et qui en vivent, c'est une relation dynamique, qui se vit sur le mode de la joie (kara).

v. 24-28 : le troisième homme, lui, a une image de son maître, alors que les deux autres n'en ont pas besoin (le lien leur suffit). C'est une image très négative d'un homme cruel et injuste. Il ne peut pas y avoir de relation de confiance avec un tel homme : la foi envers lui est impossible. Le maître qui va le juger, c'est le maître qu'il avait effectivement, c'est-à-dire le maître injuste avec qui il n'a pas de relation. Ce qu'il avait reçu lui est retiré, parce qu'au fond il ne l'a jamais possédé (v. 29). Il y avait une parade possible, c'était de remettre le don reçu à quelqu'un d'autre, c'est-à-dire entrer en relation avec quelqu'un, se mettre à l'épreuve d'une confiance, même si c'est juste par un contrat entre banquier et client. Il est resté seul, avec son trésor inutile et son image d'un Seigneur implacable. Celui qui le juge, pour le dire autrement, c'est le Dieu qu'il a dans la tête, pas celui avec qui il aurait pu établir le lien de la reconnaissance pour le don offert.

Pour chacun des trois, c'est « son Seigneur » qui lui répond. Il n'y a pas d'ambiguïté, chacun des trois est bien serviteur et disciple. Ce n'est pas ce qu'ils sont qui pose problème, mais à quel Seigneur ils sont liés.

Ce qui pose la question : de quel Seigneur êtes-vous les disciples ? Votre Seigneur est-il injuste et sévère – alors vous ne vivrez pas de ce que vous avez reçu ; vous serez inutile (v. 30, akreios, litt. sans valeur) puisque vous n'aurez pas pu investir le don auquel vous n'avez pas cru. Votre Seigneur est-il celui en qui vous placez une joyeuse confiance – alors vous vivrez abondamment du don offert.

Le Dieu qu'on a dans la tête, le lien qu'on a avec Dieu, ce ne sont pas des détails, c'est le cœur même de ce que signifie être disciple, et ça change tout, radicalement.

Proposition de prédication – Mt 25,14-30

D'abord, Dieu donne. Avant tout, Dieu donne. Gratuitement. Largement. Abondamment. Il donne à chacun selon son potentiel propre. Selon sa dynamique, nous dit le texte grec, selon ce qui l'anime, lui et aucun autre, ce qui donne son énergie à toute sa vie, ce qui donne sa joie à toute sa vie. Oui, d'abord, Dieu donne, à chacun selon sa force de vie, de telle sorte que ce qu'il donne n'est pas un poids à porter en plus de tout le reste, mais s'ajuste à ce qui nous fait vivre, accompagne notre vie même pour la porter encore plus loin, encore plus joyeusement. D'abord, Dieu donne... Cela donne à la vie tout son poids. Tout ce qui nous ancre au sol quand la tempête souffle, mais aussi tout ce qui fait qu'on se sent vivant, bien vivant, dans ce monde. Redonner à la vie tout son poids, redonner au bonheur de vivre et d'agir toute son importance. Si Dieu donne, c'est pour donner à la vie tout son poids...

Et puis, Dieu s'en va. Et c'est important. Une fois qu'il a donné, il ne reste pas là à surveiller tous nos pas, tous nos gestes, pour savoir si on fait exactement ce que lui aurait souhaité, exactement de la façon dont il l'aurait souhaité. Non. Il donne, et s'en va. Déjà, cela nous empêche de l'oublier, paradoxalement ! Dans l'impossibilité de le rembourser, nous pouvons, tout simplement, ressentir de la gratitude. De la gratitude pour la gratuité de ce cadeau. Il part sans rien exiger ; nous pensons à lui, heureux de ce don, et nous nous tournons vers la vie. Penser à Dieu qui donne, c'est refuser de se soumettre à un Dieu qui exige. C'est curieux, non ? L'absence de Dieu, c'est la liberté qu'il nous donne d'agir par nous-mêmes. Et les êtres humains ne sont pas très bien équipés pour faire face à l'absence. Dès la toute petite enfance, l'absence nous pèse, il nous faut l'appivoiser, petit à petit, pour sentir qu'on peut malgré tout exister, même lorsque nos proches... sont loin. Faire face à l'absence, d'une façon ou d'une autre, pour faire comme si elle n'existait pas, c'est aussi la tentation de notre monde moderne. Être connecté tout le temps, à tout le monde, ou croire qu'on l'est, avec l'informatique, les réseaux sociaux, les téléphones qui nous donnent jour et nuit les dernières infos sur le monde et sur nos proches, les « contacts », les « amis »... ce sont des façons de faire face à l'absence pour faire comme si elle n'existait pas. Mais Dieu, lui, prend ce risque de nous offrir son absence. Il s'éloigne. Il nous laisse le champ libre. Et ça nous oblige à être créatifs, imaginatifs, pas pour combler le vide et faire comme s'il n'était jamais parti, mais pour vivre vraiment de cette liberté qu'il nous donne, de cette dynamique qui nous habite et qui nous pousse vers autre chose. L'inconnu. Le risque. La vie qui arrive. Ce qui surprendra, et nous-mêmes, et Dieu...

C'est ce qui nous est donné qui agit en nous. C'est le don de Dieu qui travaille. Ce sont ces talents qui fructifient : pas nos propres efforts, mais ce que Dieu nous donne. Joyeusement, l'homme, la femme, qui a reçu la grâce la met à l'ouvrage, librement, ne craignant rien. Sans jamais se prendre pour Dieu. Sans jamais croire que ce qu'il nous est donné de vivre, nous l'avons gagné d'une façon ou d'une autre. Ce que nous avons en tant que chrétiens ne nous vient pas de nous-mêmes. Ça fructifie, au-delà de notre volonté à le faire. Parce qu'il ne s'agit en aucun cas de « rembourser » Dieu, de régler une dette. Mais de laisser agir dans le monde ce qu'il nous a donné, d'y mettre tout notre poids, toute notre joie. Vivant vraiment de ce qu'il nous donne. C'est le contraire du sens du devoir... le sens du devoir, c'est le sens de devoir quelque chose à quelqu'un. Or avec le don de Dieu, il n'y a rien à devoir... rien à devoir rendre...

Il s'agit de s'approprier ce qui nous est donné. Pas le conserver précieusement, peureusement, en l'enfouissant dans la terre, par peur de le voir se perdre si on prend le risque de l'utiliser. Il ne s'agit pas de rendre à Dieu ce qu'il nous a donné. Mais que ça parte dans le monde avec nous, que ça nous rende agissants. C'est bien ce que vous faites aujourd'hui. C'est bien ce que vous faites en étant ici. Vous êtes ici pour dire « cette Parole, elle est pour moi ». Vous êtes ici pour vous approprier la Parole de Dieu. Pas pour la recevoir comme un poids écrasant, mais parce que vous sentez bien que de ce côté-là, c'est profondément vivant, que ça peut vous faire vivre. La Parole de Dieu est une parole qui fait vivre. Elle fait écho dans toute notre vie. Le don de Dieu nous rend vraiment vivants.

Tous, nous venons avec cette question : est-ce que j'y ai droit ? Alors qu'il ne s'agit pas du tout de ça. Il ne s'agit pas d'avoir droit à la grâce de Dieu, qui le pourrait ? Qui pourrait prétendre l'avoir gagnée ? Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de la prendre à bras le corps, de contempler les infinies possibilités que nous ouvre la grâce, d'admirer la liberté qu'elle nous offre et, tout doucement, de se mettre au travail. La grâce ne nous sera pas retirée, elle est donnée, on peut s'en servir ! on peut se laisser travailler par elle, bouleverser par elle. On peut risquer ce qui nous est donné, parce qu'elle ne s'épuisera pas. La grâce est là pour agir en nous, pour produire du fruit. Produire du fruit, ce n'est pas une condition de la grâce, c'est son résultat !

Vivre en disciples du Christ, vivre en chrétiens, c'est dilapider sans compter la fortune de Dieu, confiants dans le fait que ça changera le monde, que c'est pour cela que ça nous a été donné. Vivre en disciples du Christ, c'est accepter que Dieu redonne à notre vie tout son poids. Et très étrangement, c'est accepter que, nous vivants, le péché reprenne tout son poids. Vivre, c'est s'exposer à l'erreur. C'est s'exposer à ne pas faire précisément ce qu'il faudrait. Et alors ? Lorsqu'il nous donne ses biens, lorsqu'il nous donne sa grâce, c'est comme si Dieu allait jusqu'à nous dire : n'ayez pas peur de pécher ! vous le ferez de toute façon... N'ayez pas peur de la vie ! vous vivez de toute façon : cadeau, pur cadeau. Luther le disait de façon très provocante lorsqu'il disait « pêche courageusement, mais crois et réjouis-toi en Christ d'autant plus courageusement ». Vouloir tout contrôler pour ne pas pécher, c'est refuser la grâce. Accepter la grâce, c'est prendre le risque de pécher, oui... mais courageusement ! C'est parce que nous pouvons toujours pécher que Dieu vient à notre aide.

Comme toujours dans les paraboles, il ne s'agit pas d'être confronté au choix entre deux comportements possibles, l'un bon et l'autre mauvais. Il s'agit de contempler deux attitudes qui se disputent en nous, l'une vers ce qui nous fait vivre et l'autre vers ce qui nous fait mourir. Au fond, cette parabole, c'est une histoire de vocation. Une vocation, c'est ce qui vient vous surprendre, vous cueillir là où vous ne l'attendiez pas, et qui pourtant est profondément vivant, et vous fait vivre. Une vocation, c'est un don, taillé à notre mesure, qui nous rend plus grands, qui nous ouvre des possibilités que nous n'avions même pas imaginées. Ce qui multiplie nos talents ! Et en même temps, ce qui nous échappe. On ne se réveille pas un matin en se disant, « tiens, il me faudrait une vocation, et là je pourrais vivre » : non, ça c'est le troisième serviteur qui le croit, et il se trompe. Il ne lui faudrait pas une vocation... il a déjà une vocation. Il l'a reçue. Elle est à la mesure de sa vie, prête à fructifier, à le mener sur des chemins inconnus. Mais il n'y croit pas. Il ne croit pas pouvoir être vivant de cette vie-là, offerte, pour rien, par grâce. Ce n'est pas seulement qu'il a peur de la vie. C'est qu'il refuse de faire confiance. Il refuse d'accorder du crédit au cadeau que lui a fait Dieu. Il refuse même sa confiance aux banquiers, qui auraient pu agir à sa place.

A celui qui a peur de se lancer dans la vie, celui qui a peur de faire confiance, à chacun d'entre nous, Dieu vient dire et lui redire : tu peux ! ce que tu as reçu est vraiment pour toi, pour agir librement, sans crainte, sans avoir peur à chaque tournant de ta vie. A celui qui a peur de vivre librement dans ce monde, à chacun d'entre nous, Dieu dit : si tu refuses ce cadeau, non seulement tu ne vivras pas, mais la vie que tu crois avoir ne sera même pas à toi. A celui qui se condamne lui-même, qui nourrit ses illusions sur lui-même, Dieu dit : tu peux... tu peux abandonner ce que tu crois avoir, tes illusions sur toi-même, pour rentrer dans l'usage sans limite de la liberté qui t'est donnée.

Permettez-moi d'oser une parabole... une parabole sur la parabole, pour l'entendre autrement. Le meilleur moment dans une journée de maman ou de papa, c'est celui du dernier bisou du soir, quand notre enfant est endormi. C'est le moment où nous disons « fais de beaux rêves ». Cette phrase-là, qu'est-ce qu'elle veut dire – « fais de beaux rêves » ? Dans la forme, c'est un impératif. Mais dans la réalité, c'est une promesse. « Fais de beaux rêves », ce n'est pas une exigence, c'est une promesse et une espérance, pour l'autre. Pour qu'il y ait de la vie et de la joie, même au cœur du sommeil. Avec cette parabole, Dieu vient nous murmurer, dans notre sommeil de chaque jour, « fais de beaux rêves », des rêves qui te portent au-delà de toi-même et de ce que tu t'imaginais. Dieu nous anime de ce souffle du rêve, qui n'est pas exigence mais promesse et qui nous pousse vers la vie, malgré nos peurs.

Alors oui, avec et dans le monde, faites de beaux rêves... vous le pouvez.

Amen

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

ⁱ On trouvera une belle analyse de ce texte de Proverbes 31 ici : <https://www.eglise-protestante-unie.fr/notes-bibliques-et-predications/nbp-pour-le-16-novembre-2008-nbp223>